

« de saint Fuscien el bos... » On s'est empressé de conclure de là que notre poète avait été non seulement moine, mais encore abbé de Saint-Fuscien-au-Bois; mais rien ne confirme cette hypothèse. En admettant donc que l'indication du manuscrit de Turin mérite quelque créance, on est seulement en droit d'affirmer que le *renclus* fut moine à cette abbaye, et qu'il se fit ensuite reclus (*kluseneere*) à Moliens, probablement Molliens-Vidame, village dont le prieuré était un des bénéfices de l'abbaye de Saint-Fuscien, non loin d'Amiens. Toutefois, la langue de nos poèmes accuse plutôt une provenance plus septentrionale. Quant à leur genre d'inspiration, il est le même que celui qui nous a valu les *Vers de la Mort* d'Hélinand, le *Poème moral* et les *Vers del joiseise*, tous ouvrages écrits dans le cours du XIII^e siècle ou dans la première moitié du XIII^e, par des auteurs picards ou wallons. Ces auteurs nous ont laissé une peinture également défavorable des mœurs de leur temps; ils nous montrent un clergé simoniaque, une aristocratie oppressive, le luxe et la frivolité des femmes; tous sont animés d'un vif sentiment égalitaire (voy. *Renclus*, *Miserere*, LXXX, 5 sq.), et d'un mépris vengeur pour les plaisirs et les vices du « siècle ». Mais aucun peut-être n'a surpassé le *Renclus* de Moliens-Vidame par la vigueur de l'expression; aucun n'a joui d'autant de popularité que lui, s'il faut en croire les copies, conservées ou perdues, de ses poèmes sur lesquelles nous avons quelque information. Aussi de douze manuscrits de ses poèmes qui ont appartenu au roi Charles V (inventaire du Louvre de 1411), un seul nous a été conservé sur la trentaine de copies que M^r Van Hamel a pu consulter pour l'édition critique qu'il nous a donnée en 1885.

M. Wilmoir.

Histoire littéraire de la France, t. XIV, p. 34, sq. — *Li Miserere*, Picardisches Gedicht aus dem XII Jhd von Reclus de Mollens, bearbeitet und zum ersten male veröffentlicht von A. Mayer (1884-1882). — *Li romans de Carité et Miserere*, du *Renclus* de Moliens, publiés par A.-G. van Hamel (Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, 61^e-62^e fascicules; 2 vol. in-8^o).

* **MOKE** (*Henri-Guillaume-Philippe*), professeur, romancier, historien, né au Havre, en 1803, mort à Gand, le 29 décembre 1862. Sa famille, d'origine flamande, était depuis longtemps établie à Thourout, où plusieurs de ses membres remplirent diverses fonctions administratives ou judiciaires. Son père, Jean-Jacques, grammairien distingué, à qui l'on doit notamment des *Principes de la langue belge* (1822), dirigea, pendant quelque temps, une institution privée à Gand, et fut ensuite mis à la tête du collège communal d'Alost. Le jeune Henri Moke fit au lycée Louis-le-Grand, à Paris, de brillantes études qui lui valurent d'être nommé, à vingt ans, professeur de rhétorique à l'athénée de Bruges. Ils'y fit remarquer par le charme de sa parole et par des connaissances déjà étendues. Son goût pour les études historiques le porta à étudier de près nos annales et à mettre en scène, dans des romans inspirés de Walter Scott, les principaux événements du XVI^e siècle. En 1827, il publia le *Gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe*, bientôt suivi de la *Bataille de Navarin ou le Renégat* (1828) et du *Gueux des bois ou les Patriotes belges de 1566* (1828). Comme l'a dit son biographe, Emile de Laveleye, « les peuples s'attachent davantage à leur nationalité à mesure qu'ils apprennent à mieux connaître leur histoire. L'orgueil national est un des éléments les plus puissants de l'amour de la patrie. C'est en exhumant les traditions du passé, en les faisant connaître au peuple, que les historiens et les philologues ont réveillé ces nationalités qui, dans toute l'Europe orientale, revendiquent maintenant si hautement leur place sur la scène politique. Moke avait bien compris cela, et le but consistait de toute sa carrière d'écrivain à été de faire, de l'histoire nationale, une école, un ferment de patriotisme ». C'est dans ce but qu'il écrivit encore *Philippe de Flandre ou les Prisonniers du Louvre* (1830), où il retrace les luttes des Flamands contre Philippe le Bel, et *Hermann ou la Civilisation et la Barbarie*

(1832), description de la Germanie ancienne, qu'il reprit plus tard et dont il donna, en 1862, une édition complètement revue, sous le titre de *Thuvelda ou la Germanie*. Tout en écrivant ces romans, Moke s'occupait de recherches historiques plus sérieuses : en 1835, il publia une *Histoire des Francs* qui était, pour l'époque à laquelle elle parut, un ouvrage remarquable par ses aperçus nouveaux et profonds; l'auteur y suit les migrations successives qui ont peuplé notre continent; il s'attache surtout aux caractères physiques qui ne varient guère et qui permettent de reconnaître, à travers les siècles, les diverses familles de la race humaine; plusieurs des résultats auxquels l'historien arrivait par sa seule perspicacité ont depuis été confirmés par les travaux de la science allemande contemporaine.

Chargé du cours de français à l'athénée de Gand, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de rhétorique latine et recteur des études de cet établissement; mais ses leçons à l'université, où il avait été appelé à la même époque, et ses travaux personnels ne lui permirent pas de conserver la direction de l'athénée; lors de la réorganisation de l'enseignement moyen, il ne garda que le cours de rhétorique française qu'il fit jusqu'à sa mort. A l'université, il occupa tour à tour les chaires de littérature française, de littérature latine, d'histoire ancienne et d'histoire moderne, et il y déploya, comme à l'athénée, des qualités qui faisaient de lui un professeur modèle. « C'était », dit le préfet des études de l'athénée de Gand, Edmond Vandervin, « c'était un véritable éducateur, dans la plus haute acception du mot; à la science et à un goût littéraire aussi sûr que délicat, il joignait le grand art de développer la pensée chez son jeune auditoire. En appeler à la raison des notions vagues ou erronées qui allaient prendre racine dans l'intelligence du jeune homme; provoquer chez lui, par la variété et l'inattendu d'aperçus toujours nouveaux, le désir de connaître; allumer dans son cœur l'irrésistible amour du

• bien, du juste, de l'honnête; le soutenir dans cette voie par une parole • toujours bienveillante et un esprit • vraiment attique; éviter, grâce à une • bonté de cœur infinie, de heurter trop • vivement les pensées et les opinions • qu'il voulait combattre, mais, à la • façon de Socrate, forcer l'élève à trouver lui-même la solution du problème; • et, en un mot, respecter l'individualité et se contenter d'en adoucir les • aspérités, afin de faire concourir tous • les dons naturels à cette grande harmonie de tendances et d'efforts qui • constituent la vie des sociétés humaines • et assurent ses progrès, telle était la • méthode de notre bien-aimé et regretté • collègue... » Je le vois encore », dit d'autre part Gustave Callier, qui fut son collègue à l'université de Gand, « je le • vois encore commentant tantôt un • poète du grand siècle et tantôt quelque poésie contemporaine, ou bien • passant de Démosthène à Cicéron, de Bossuet à Mirabeau, semant ses leçons • de rapprochements ingénieux et de • traits plein d'intérêt et faisant, pour • ainsi dire, jaillir du hasard d'un mot • ou d'un détail un appel à tout ce qu'il • y a de pur et de généreux dans l'âme... Il s'entendait surtout à éveiller, chez ses élèves, l'ardeur de l'étude et le goût des recherches personnelles; c'est grâce à son action et à celle de son collègue, le philosophe Huet, que se forma, à l'université de Gand, ce noyau de penseurs et d'écrivains qui donna à la Belgique contemporaine plusieurs de ses illustrations. Quand un genre littéraire nouveau, la conférence, se fut créé chez nous sous l'influence des réfugiés français du coup d'Etat, Moke devint rapidement un de nos conférenciers les plus populaires; au Cercle littéraire de Gand, comme à Bruxelles, à Bruges ou à Anvers, il excellait à captiver l'attention de son auditoire par des causeries pleines de verve en même temps que de science. On ne retrouve malheureusement pas dans ses livres ces pensées ingénieuses, ces détails piquants, ces images hardies et originales qui charmaient ses auditeurs. Quand il écrivait, il se montrait

si rigoureux, il châtiât ses phrases avec tant de sévérité qu'il en arrivait à leur enlever tout éclat et à ne leur laisser qu'une correction élégante mais froide.

En 1839 parut son *Histoire de Belgique*, qui devint rapidement classique et dont le succès est suffisamment attesté tant par les nombreuses éditions de l'ouvrage que par les abrégés et les traductions qu'on en fit; c'est un livre clair et méthodique, écrit dans un esprit de sain patriotisme. En 1841, Moke donna une biographie de Jacques van Artevelde, le grand tribun gantois, qu'on avait si longtemps méconnu et calomnié, et auquel il rendit la justice qui lui était due; il rectifia aussi en partie les idées erronées des historiens modernes sur la bataille de Courtrai ou des Eperons d'or, dans un remarquable mémoire envoyé à l'Académie royale de Belgique, en 1845. Il était membre, depuis 1840, de ce corps savant dont il avait été élu associé en 1837. Sa collaboration aux publications de Jamar : *la Belgique monumentale* (1844), *les Belges illustres* (1844-1845) et *les Splendeurs de l'art en Belgique* lui permit encore de contribuer à faire connaître nos illustrations, ainsi que les monuments artistiques qui ont établi à l'étranger la gloire de notre pays. En même temps, il étudiait nos mœurs et nos usages dans ses *Mœurs, usages et solennités des Belges* (1847), en faisant, sous ce titre modeste, l'histoire de la vie privée et de la civilisation en Belgique depuis les temps les plus reculés. En 1852, il obtint le premier prix quinquennal de littérature française, en partage avec Baron et Weustenraad. Son dernier grand ouvrage est *la Belgique ancienne et ses origines gauloises* (1855), qui forme, en quelque sorte, le complément de l'*Histoire des Francs*. Moke y étudie l'origine des tribus qui ont peuplé la Belgique et démontre que, malgré le dualisme de la langue, notre pays a pour base une véritable unité ethnographique et une race commune. A côté de ces travaux consacrés à notre histoire nationale, il faut mentionner le précis d'histoire universelle écrit pour l'Encyclopédie populaire de Jamar (1850-1851),

et surtout une histoire développée de la littérature française. Fruit de nombreuses lectures et de méditations sérieuses, l'*Histoire de la littérature française* parut en 1844. Sans s'écarter des jugements généralement reçus par la critique, Moke sut les rajouter par l'élégance de l'expression et la finesse des aperçus; avant Taine, il indique déjà, très légèrement, il est vrai, l'influence du tempérament des écrivains sur leurs œuvres; on peut citer particulièrement l'étude sur La Fontaine, qui doit être comptée parmi les meilleures pages que Moke ait écrites. On lui doit encore diverses publications de moindre importance, dont on trouvera une liste complète dans la *Bibliographie nationale*, et parmi lesquelles nous nous bornerons à rappeler un *Mémoire sur la population et la richesse de la France au XIV^e siècle* (1855), sa *Conférence sur Cicéron. La république florentine et Du sort de la femme dans les temps anciens et modernes* (1860).

Pour honorer la mémoire et perpétuer le souvenir de Henri Moke, ses anciens élèves et amis ouvrirent, après sa mort, une souscription dont le produit fut consacré à la fondation d'une bourse d'études portant son nom.

Paul Bergmans.

Journal de Gand, 1-2 janvier 1863. — *Annuaire de l'Académie royale*, 1870, p. 125-164 (notice d'Emile de Laveleye). — *Bibliographie nationale*, t. II (Bruxelles, 1894), p. 694-696.

MOL (François-Marie DE), compositeur de musique, né à Bruxelles, le 3 mars 1844, mort à Ostende, le 3 novembre 1888. Il fit ses études musicales au conservatoire de sa ville natale, où il suivit les cours de solfège, d'harmonie, de contre-point et de fugue en même temps que celui d'orgue. En 1868, il remporta le 1^{er} prix d'orgue et de composition. Il fut d'abord organiste de l'église du Béguinage, ou de Saint-Jean-Baptiste, à Bruxelles; puis, sur la recommandation de Fétis, il fut appelé à Marseille pour y tenir l'orgue de l'église Saint-Charles. Il passa plusieurs années dans cette ville, et se livra en même temps à l'enseignement. De 1872 à 1875,